Benveniste), parallèle à celle de *Quirinus* (**Couirino-* : Kretschmer). 2°) Si l'on prétend déterminer la valeur ancienne de Quirinus, il faut considérer avec soin ce que fait son flamine et ce qui se fait aux Quirinalia ; j'ai montré, par le simple exposé des données, et partiellement après M. S. Eitrem, que *tout* cela concernait le traitement du grain avant ou après la récolte, ou le monde souterrain ; M. Koch se borne, p. 6, à me déclarer « völlig indiskutierbar » et déforme ensuite ma conception de la triade *Jupiter Mars Quirinus*. — D'autres éléments du dossier sont mis dans une perspective artificielle ; tels les rapports de Quirinus, de la guerre et de la paix vigilante (cf. le dernier chapitre de *Naissance de Rome*) : on dirait vraiment, p. 4, que les mots *bellicosi Quirites* d'Horace (*Odes*, III, 3, 57) expriment banalement la nature des Quirites, alors que c'est une figure de style, associant deux notions qui d'ordinaire s'excluent, et M. Koch ne daigne même pas citer les gloses de Servius sur Quirinus : « Mars qui praeest paci, Mars cum est tranquillus. » — Ailleurs ce sont des postulats gratuits : en haut de la p. 19, p. ex., à propos de la date de l'identification de Romulus à Quirinus, « Dabei ist von der Feststellung auszugehen, dass die Identifizierung anfänglich in untrennbarem Zusammenhang stand mit der Legende von Proculus Julius » ; nullement : il est très admissible que le nom d'un *Julius* ait été introduit au temps de César ou d'Auguste dans un récit préexistant (M. Koch ne parle pas de la triade *Jupiter Mars Romulus*, bien attestée dans les récits relatifs à la bataille de Sentinum, en 296 et 295, Tite-Live, X, 23 et 27-29 : cf. *R. É. L.*, XXIX, 1951, p. 319). — D'une façon générale, tout ce qui gêne M. Koch est déclaré incertain et sans portée, et tout ce qui lui plaît est évident : méthode bien connue.

G. D.

III

TRAITEMENT LATIN DU GROUPE *-PS-*

PAR J. ANDRÉ

Professeur à la Faculté des lettres d'Aix-en-Provence

SOMMAIRE. — *Tout au long de son histoire, le latin a tendu à éliminer le groupe* -ps- *sans cesse réintroduit soit dans des emprunts, soit par la rencontre de ses deux éléments constitutifs appartenant à la racine et*

à des morphèmes. Par suite de la résistance des milieux cultivés, les divers procédés d'élimination n'apparaissent le plus souvent qu'en bas latin.

Le groupe occlusive labiale + sifflante *-ps-* est en général peu stable dans la plupart des langues indo-européennes, sauf en grec[1]. Le français l'a supprimé de son système phonologique (cf. *capsa* > *châsse*)[2], avant de le réintroduire par le biais de la terminologie savante d'origine grecque ou latine (*lapsus*, *rhapsodie*, etc.). Ses variations graphiques et les altérations qu'il a subies témoignent également de sa débilité en latin.

A date ancienne, cette langue paraît l'avoir absolument éliminé, d'après les rares mots où sa trace puisse être retrouvée. Les plus sûrs exemples en sont :

crispus, ancien **kripsos*, cf. gaul. *Crixos*.

uespa, qui continue i.-e. **wobhsa* (> **wophsa* > **uopsa* > *uespa*) ; cf. ahd. *wafsa*, lit. *vapsà*, etc.[3].

sabulum, gr. ψάμμος, ψάμαθος, de i.-e. **bhs-*, avec même traitement à l'initiale dans gr. ἄμμος, ἄμαθος (**bhs* > *ps-* > *s-*).

Les autres sont beaucoup moins sûrs, termes populaires désignant des animaux ou des plantes, aux formes complexes et naturellement instables : gr. ψύλλα, ψύλλος et lat. *pūlex* « puce », dont les formes grecques au moins remontent à i.-e. **b(h)sul-*, tandis que le *-ū-* latin postule un **b(h)susl-* ou plus vraisemblablement un **pusl-*[4]. Nous y joindrons *pūleium* « pouliot », proprement « herbe aux puces » (cf. Pline, *N. H.* XX, 155, *flos recentis incensus pulices necat odore* ; fr. pop. *herbe aux puces*, *chasse-puce* ; E. Rolland, *Flore populaire*, IX, p. 43).

Le rapprochement de gr. ψάρ « étourneau » et de latin *parra*, sans être impossible, offre peu de garanties.

1. Voir A. Meillet, *Sur la différenciation des phonèmes*, *M. S. L.*, XII, 1901, p. 16-34, qui tient compte de la seule altération par métathèse ; A. Cuny, *Notes de phonétique historique*, II, *Rev. de Phonétique*, IV, 1914, p. 97-133, et surtout p. 106-109, où est traité plus particulièrement le problème spécial des occlusives à explosion sifflante p^s, b^s, bh^s.

2. Voir C. Brunel, *Provençal caissa*, *Romania*, XLVI, 1920, p. 115-120, avec les réserves que nous formulerons plus loin.

3. Voir, en dernier lieu, O. Szemerényi, *Archivum Linguisticum*, IV, 1, p. 52.

4. Pour une forme sans *-ps-* initial (cf. skr. *plúṣi*), voir A. Meillet, *A propos du nom i-e. de la « puce »*, *M. S. L.*, XXII, 1921, p. 142-143.

* * *

Le groupe *-ps-* ne laisse point, toutefois, d'être fréquent en latin, car il s'y est trouvé reconstitué de diverses façons, le plus souvent à l'intérieur des mots :

1° Par épenthèse de *-p-* dans le groupe *-ms-* > *-mps-*[1] : dans des formes proprement latines, *hiemps*, *contempsi*, etc., et dans les composés de *emo*, *dempsi*, *sumpsi* ; dans des emprunts au grec, cf. le nom de l'ancienne colonie de Τεμέση (*Temese*, Pline, *N. H.* III, 2), passé, après déplacement de l'accent, au cours de la latinisation à **Témesa*, **Témsa* et enfin *Tempsa*, qui est la graphie habituelle.

2° Par rencontre d'une labiale finale de la racine et de la sifflante initiale d'un morphème suffixal ou désinentiel :

dans les parfaits sigmatiques *scripsi*, *nupsi*, etc., et dans le participe *lapsus*, par extension du type en *-sus* et analogie de *fluxus* de sens proche ; un radical secondaire **laps-* s'est maintenu dans *lapsare*, *lapsosus*, *lapsinosus*, etc. ;

dans les futurs du type *accepsit*, *capsit*, *clepsit*, *rapsit*, etc. ;

dans la déclinaison des thèmes consonantiques ou mixtes : nom. *pleb-s* > *pleps*, *op-s*, etc. ;

dans les thèmes en *-ei*, où l'*-i-* a disparu après voyelle longue : *sēps* (> *sēpes*), Cic., d'après Ausone, XII, 153 ; cf. *C. Gl. L.* II, 592, 67, *seps materia*, et par analogie dans *stips*, *stirps*, etc. La tendance est attestée tout au long de la latinité depuis Livius Andronicus (*nūbs*, selon Servius, *ad Aen.* X, 636) jusqu'à l'*App. Probi*, 96, *nūbes*, *non nūbs*.

3° Par rencontre d'une labiale finale de préfixe et de la sifflante initiale de la racine : *op-secro*, et, avec maintien de la sonore par réaction étymologique, *ab-soluo*, *ob-sero*, *ob-sto*, etc.

D'autres phénomènes interviennent encore en bas latin pour reconstituer le groupe :

par contrépel, avec création d'un faux préfixe : cf. *auscultat* (prononcé *os-*) > *opscultat*, *C. I. L.* IV, 2360, *obscultat*, *Ibid.* 4008, ou rétablissement du préfixe en surcharge : *sustulit* > *supstulit*, *C. I. L.* IV, *suppl.* 4456, *sustinet* > *supstenet*, *Ibid.* 5296 ;

1. Nous verrons plus loin un traitement postérieur inverse.

par métathèse des deux premiers éléments du groupe *-spn-*, plus difficilement prononçable encore que *-psn-* : *dypsnia*, *Gloss. med.*, p. 72, 9 et 24 (δύσπνοια)[1], *dipsnoece*, *Ibid.*, p. 24 3 (δυσπνοική), *dipsnoens*, *Ibid.*, p. 24, 5 (= δύσπνοια) (à côté de *disnoam*, *Ibid.*, p. 24, 19) ;

par passage de *-ti-* à *-si-* devant voyelle, cf. *sepsies* pour *septies*, *C. I. L.* XII, 2086.

D'autre part, grâce aux emprunts au grec, le latin réintroduit *-ps-* dans son vocabulaire technique et même, avec *opsonium* (Plaute), dans la langue de tous les jours : musique (*psallo*, *psalterium*, *psaltria*), astronomie (*eclipsis*), botanique (*psyllion*, *-ium*, *dipsacus*, *lapsana*, *sampsuchus*, etc.), viticulture (*psithia*, *melampsithia*), construction (*gypsum*), etc. Pour leur commodité, les composés en *pseudo-* sont adoptés tels quels (*pseudo-bunion*, *-propheta*, etc.) ou servent à former des hybrides comme *pseudourbanus* (Vitruve). Au latin chrétien sont dus *metempsychosis*, *psalmus*, etc. Notons que, dans une bonne part de ces emprunts, le groupe figure à l'initiale. Enfin, les toponymes grecs ou orientaux sont le plus souvent repris sans modification (*Thapsus*, *Ampsanctus*, *Cypsela*, etc.), ainsi que les anthroponymes (*Psamathe*, *Psylli*, etc.).

* * *

La graphie du groupe hésite entre *-ps-* et *-bs-*[2], sans impliquer, toutefois, une différence de prononciation[3], puisque l'empereur Claude voulut les remplacer tous deux par un même signe, l'antisigma Ↄ, tentative sans effet, dont il ne reste aucune trace[4]. Cette carence des inscriptions est assez normale, bien que Tacite affirme qu'on lisait encore de son temps ce caractère sur les tables de bronze officielles : il faut exclure, en effet, les anthroponymes dont les possesseurs devaient tenir à la graphie traditionnelle, ainsi que les termes techniques : un marchand ayant à écrire *PSILOTHRV⟨M⟩* sur une amphore, comme c'est le cas pour *C. I. L.* IV, 2613 et 2614 (antérieurs à la réforme), se sou-

1. Éd. J. L. Heiberg, Copenhague, 1924 (texte du VII[e] siècle).

2. A noter une graphie complexe dans *supsciciua*, *C. I. L.* IX, 5420, 24 : *Vibpsanius*, IX, 3040, etc. On pourrait penser pour le premier à un rétablissement du préfixe *sub-*, si ce n'était impossible pour *Vibpsanius*.

3. Cf., toutefois, *infra*, le problème posé par *ausentium*.

4. Sur sa réforme, cf. Tac., *Ann.* XI, 13-14 ; Suét., *Claud.* XLI, 6.

ciait peu des décisions de Claude qu'il devait d'ailleurs ignorer.

En fait, l'assimilation sonore à sourde devant sifflante sourde aboutissait à une prononciation *-ps-*, même quand la tradition ou la réaction étymologique, vraie ou fausse, rétablissait la graphie *-bs-*. La notation exacte se retrouve dans *apsente*, *C. I. L.* XIV, 3471 ; *apstulit*, *Ibid.*, 3333 ; *opsides*, *Ibid.*, 3608, 21 ; *Opsequens*, *C. I. L.* VII, 880 ; *opsecro*, *Tab. Defix. Audollent*, 289 b, 3 (cf. le cas de *pleps*, *supra*).

Mais on rencontre fréquemment des graphies régressives dues à une vraie ou fausse analogie :

1) influence des autres formes du paradigme : *trabs*, *plebs* ;

2) influence des formes de l'infectum dans *scribsimus*, *C. I. L.* XII, 2033 ; *scribsit*, Papin., *Dig.* 35, 1, 77 (cf. *scribtis* pour *scriptis*, *Tab. Defix. Audollent*, 111, 2) ; *nubserit*, *Ibid.*, 35, 1, 74, etc. ; *collabsum*, *C. I. L.* XII, 5340, 5432 ; XIV, 126, etc. ; *dilabsum*, *C. I. L.* VIII, 2657 ; cf. *App. Probi*, 205, *labsus non lapsus* ;

3) maintien de la forme du préfixe dans *absimilis*, *obsto*, *obsero*, *substituo*, etc. ;

4) rétablissement par fausse étymologie de préfixes imaginaires : *ob-* dans *obsonium* (Cic., *Fam.* IX, 19, 2 ; cf. *C. Gl. L.* II, 391, 40, etc.) ; *ab-* dans *absida*, à côté de *apsidatus* et *apsis* (sans doute par rattachement à un **absidere*), *absinthium* par analogie de *absens*, *absentia* (cf. la graphie *absentium*, Diosc. lat. III, 23 ; *Recept.*, *cod. Sangall. 44*, [IX^e siècle][1], p. 15, § 42 ; 16, § 43, etc.), et *Absyrthi*, Pelagon. 376, pour *Apsyrti* (avec confusion de préfixes qui souligne l'intention dans *Adsyrthi*, *Ibid.* 151).

En finale, grammairiens et lexicographes recommandaient la graphie *-bs-* dans les thèmes à radicaux terminés par *-b-* (cf. Placidus, C 18, p. 16 L, *Caelebs per B scribimus ; sic caelebs*, *caelebis*, *caelebi*) contre la tendance dominante indiquée par l'*App. Probi*, 60, *celebs non celeps* ; 181, *plebs non pleps*. Ainsi doit s'expliquer la forme *aegilobs* (αἰγίλωψ) d'Oribase, 428, 20, bien plutôt que par une de ces confusions constantes comme en commet le Dioscoride latin (cf. III, 7, *tabsia* = θαψία : IV, 25, *licobsis* = λύκοψις, etc.).

* * *

Le groupe *-ps-* était sujet même en grec à des altérations di-

1. Éd. J. Jörimann, *Frühmittelalterliche Rezeptarien*, Diss., Zürich, 1925.

verses, d'ailleurs assez rares : à l'initiale on rencontre l'alternance ψ-, β-, σ-, dans ψιττακός, βίττακος (Eubul., *com.* 123 ; Ctés. *frg.* 57, 3) et σιττακός (Arr., *Ind.* XV, 8), mais il s'agit là vraisemblablement d'un mot emprunté ; à l'intérieur, il pouvait subir une assimilation, thess. Αμεισσας = Ἀμείψας ou une interversion, ion. εκαλυσφεν (VI^e siècle), et peut-être ὁ σφήξ, si l'on accepte l'interprétation ingénieuse de O. Szemerényi (*Arch. Linguist.*, VI, 1, p. 52, n. 2) d'une déglutination de *ὁσφηξ (de **wobhsa*). Il était beaucoup plus débile en latin, où il figurait pour une bonne part dans des emprunts. Sa résistance était fonction de la connaissance qu'avait du grec le sujet parlant aidé dans le maintien de la pureté de la prononciation par la représentation visuelle du signe ψ. Le son *-ps-* devait donc se conserver intact dans le public bilingue ou seulement cultivé. Il l'est encore au IX^e siècle dans la traduction latine de Paul d'Égine, dont l'auteur parlait indubitablement grec, s'il n'était Grec lui-même, beaucoup plus « hellénisante » que celles d'Oribase, Caelius Aurelianus et autres.

Sous l'Empire, dès la seconde moitié du I^er siècle de notre ère, comme en témoignent Juvénal et plus tard Martial, le vocabulaire courant de la vie romaine est envahi de termes techniques d'origine grecque[1]. Adoptés d'abord par l'élite, puis par la bourgeoisie et même par le peuple, ils ne sont plus protégés par la culture individuelle et observent désormais les lois communes du langage parlé. Ils sont naturellement les plus atteints et, en bas latin, même dans les domaines les plus conservateurs ou les plus fermés, réservés à des initiés, comme ceux de la religion (chrétienne) ou de la médecine.

Les divers traitements s'orientent, d'une part, dans le sens du moindre effort, d'autre part, vers la substitution de groupes usuels et plus familiers. Ils diffèrent suivant la position à l'initiale ou à l'intérieur du mot :

I) Traitements propres à la position intervocalique :

Ce sont les plus anciens. *Ps-* ne se trouvait, en effet, à l'initiale que dans les emprunts, alors qu'il était fréquent en latin ancien à l'intérieur, issu de *-p + s-*.

A) Le passage de *-ps-* à *-x-* (*-ks-*) dénote la substitution d'une

1. Cf. S. Jannaccone, *Recherches sur les éléments grecs du vocabulaire latin de l'Empire*, I, 1950, p. 73-76.

articulation à la fois plus facile et plus familière (cf. *saxum*, *lixiuius*, *laxus*, etc.). Il était impossible à l'initiale, car c'eût été retomber dans des formes non latines en *x-* que le latin parlé cherchait à éliminer par le traitement *x-* > *s-*, cf. *sanction* (= *xanthium*, Diosc. IV, 131), *sifon* (= *xiphion*, *C. Gl. L.* III, 563, 22), *silocinnamum* (= *xylo-*, Chiron., *Mulom.* 817, 820, 843).

Selon Suétone, *Aug.* 88, l'empereur Auguste cassa un légat consulaire pour avoir écrit *ixi* au lieu de *ipsi*. V. Väänänen[1] y voit une graphie pour *issi* et une assimilation de *x* à *ss* ou une simple faute d'orthographe. Pour Sommer[2], il s'agit là d'une confusion graphique due au passage simultané de *-ps-* et de *-x-* (*-ks-*) à *-ss-*. Il ne nous paraît pas possible d'en convenir si nous comparons l'évolution phonétique du groupe en provençal ancien et moderne : prov. *eis* « ipse » est issu d'un *ixe*[3] ; a. prov. *aissens* « absinthe » et prov. *eissent* (même sens) reposent bien sur la prononciation du latin vulgaire *-ks-* et non *-ss-* d'*axentio* (*Antidot. de S^t Gall*, IX^e siècle, p. 82 et 91)[4] pour *absentio* ; de même prov. *caissa*, d'où fr. *caisse*, provient d'un *capsa* passé à **caxa*, ce qui rend inutile l'ancienne explication par un hypothétique **capsea*[5]. Les glossaires de certains papyri du IV^e siècle p. C. portent trace de cette évolution : cf. *Lat. Pal.* 20, 2, *pane — toxomin* (τὸ ψωμίον) et (avec une graphie complexe) 20, 4, *pisce — opxarim* (ὀψαριν)[6]. Nous relevons d'autres formes dans Paul d'Égine, III, 11, *uirsudexicu* (βυρσοδεψικός) et dans l'*Antidot. de Glasgow* (IX^e-X^e siècles), p. 117 (avec prothèse), *eximitium* (= *psimithium*) ; 119 et 126, *diaximicium* (= *diapsimithium*).

La tendance de *-p-* et *-k-* à rapprocher leur articulation devant la sifflante se manifeste d'ailleurs aussi dans le passage inverse de *-ks-* à *-ps-* : cf. Diosc. I, 137, *absungiae* pour *axungiae* ; II, 96, *obsimelli* pour *oxymelli*, et roum. *coapsa*, de *coxa*.

B) La vocalisation de *-p-* en *-u-* (par l'intermédiaire de *-bs-*) est attestée, dès le VI^e siècle, exclusivement après *-a-* : Diosc. III, 23, *ausentium* (= *absinthium*), conservé dans a. prov. *aus(s)ens*, *ausen*

1. *Le latin vulgaire des inscriptions pompéiennes*, Helsinki, 1937, p. 113-114.
2. *Handbuch der lat. Laut- u. Formenlehre*, 1948, p. 248.
3. Cf. E. Bourciez, *Éléments de linguistique romane*[4], p. 179.
4. Nous citons les Antidotaires d'après l'édition de H. E. Sigerist, *Studien und Texte zur frühmittelalterlichen Rezeptliteratur*, Leipzig, 1923.
5. Donnée par C. Brunel, *art. cité*, p. 115.
6. *Ap.* F. Preisigke, *Wörterb. der gr. Papyrusurk.*, Berlin, 1929, III, 1, s. v.

(E. Levy, *Provenzalisches Supplement-Wörterbuch*), trent. *aussant*[1]; V, 191, 8, *ausinthites* (= *abs-*); III, 80, *causanemo* (Diosc. gr. III, 74, καμψάνεμα, et Ps. Apul., *herb.* 80, *l.* 38 *interp.*, *campsanema*); cf. limous. *eslaus* < **exlapsus*, béarn. *laus* < *lapsus*, etc.[2]. Il faut probablement expliquer ainsi la forme *auxungia* du IX^e^-X^e^ siècle (*Recept. cod. Bamberg*, *L.* III, 6, § 16, p. 66, et § 28, p. 69, éd. J. Jörimann) par le traitement suivant : passage de *axungia* à *absungia* (cf. *supra*), vocalisation du *-b-* après *-a-* > *ausungia*, enfin rétablissement de *-x-* dans la graphie.

II) Traitements propres à la position initiale :

A) L'interversion avait déjà servi en latin ancien à éliminer *-ps-* (cf. *crispus*, *uespa*), car elle aboutissait à un groupe plus familier (cf. *spiro*, *spes*, *spatium*, *spondeo*, etc.). Le phénomène reparaît dans les textes à partir du IV^e^ siècle p. C., mais il est sans doute bien antérieur dans la langue parlée : *spimicium* (ψιμύθιον), Marc., *med.* VIII, 219; Chiron., *Mulom.* 896; *spiam* (ψύαν), *Ibid.* 981; *spilosis* (ψίλωσις), *Ibid.* 58; *spiathio* (ψιάθιον), *C. Gl. L.* V, 417, 28; *Spyche filiae*, *C. I. L.* IX, 3971 (à Alba Fucens). Même l'auteur, sans doute Grec, de la traduction latine de Paul d'Égine offre *spilotris* (= *psilotris*), III, 238. La forme *spalmus*, fréquente dans les manuscrits de Tertullien, où elle voisine avec *psalmus*, doit être attribuée, selon toute vraisemblance, aux copistes postérieurs.

B) Comme les groupes à premier élément *s-* (*istafisagria*, *escariola*, *iscariola*)[3], *ps-* a développé une voyelle prothétique très brève, généralement *-i-*, cf. *ipsatirus* (ψαθυρός), Oribase, 4, 4; *ipsillium* (ψυλλίον, *psyllium*), *C. Gl. L.* III, 557, 46 (*ipsilion*, III, 568, 64); *ipsimittim* (ψιμύθιον), *Comp. H* 12 et *O* 27[4]; rarement *-a-* : *absimicio* (ψιμύθιον), *C. Gl. L.* III, 587, 10, etc., sans doute sous l'influence du préfixe *ab-* et par analogie de formes comme *absentium*.

III) Les traitements communs, i.-e. indépendants de la position du groupe :

A) Le plus fréquent est l'assimilation et la réduction à *-s(s)-*,

1. G. Pedrotti-V. Bertoldi, *Nomi dialettali delle piante indigene del Trentino e della Ladinia dolomitica*, Trento, s. d., p. 37.
2. Voir d'autres exemples dans C. Brunel, *art. cité*, p. 115, n. 4.
3. Cf. M. Niedermann, *Les gloses médicales du « Liber Glossarum »*, *Emerita*, XI, 2, p. 275 sq.
4. *Compositiones ad tingenda musiua*, éd. Hedfors, Uppsal, 1932 (VIII^e^ siècle).

dès le IIe siècle a. C. : *issula* (< **ipsula*) « petite maîtresse ». Plaute, *Cist.* 450. Les inscriptions pompéiennes donnent du pronom *ipse* les formes *issus*, *C. I. L.* IV, 225 ; *isse*, IV, 148 ; *issa*, IV, 1590. Martial, I, 109, donne le nom de chienne *Issa*. La géminée intérieure peut se simplifier : *scriserunt*, *C. I. L.* VI, 22579 ; *asynthi*, Pelagon. 252.

A l'initiale, la réduction à *-s-* est presque générale en bas latin, où le maintien du groupe est artificiel : au Ve siècle, *sitecia* (*Tablettes Albertini*, IV, 8, et VI, 7), aboutissement du traitement *pistacia* > *psitacia* > *sitacia* (*site-*)[1] ; sont attestés au VIe siècle *sallo* (ψάλλω), Greg. Tur., et dans Diosc., I, 9, *seudonarcissi* (= *pseudo-*) ; 11, *seudocassia* ; 12, *seudocinnamomum* ; III, 34, *seudodictamnu* ; IV, 39, *seudoselinon* ; IV, 177, *syliotron* (ψίλωθρον) ; cf. *Dynamid.* II, 109 et 114, *silion* (*psyllion*) ; *C. Gl. L.* III, 577, 33, *simicius* (ψιμύθιον).

B) L'anaptyxe, observée aussi en français dans le parler de certains sujets (*psaume* prononcé *pesaume*), est plus rare. Sur les conditions générales de ce phénomène en latin (voisinage de *-i-*, adoption du timbre de la voyelle suivante si le groupe est initial, de la précédente s'il est intérieur), cf. M. Niedermann, *Mélanges de Saussure*, p. 67.

A l'initiale, *pisiatum* (ψιάθον), *C. Gl. L.* IV, 553, 24, et *pisimitio*, *Ibid.* IV, 143, 19 (= *psimithium*). Dans la traduction latine tardive des *Cyranides*, l'*Arundelius 342* du XIIe siècle (I, p. 27, 1, éd. Delatte) offre la forme *physilotron* (= *psilothron*) avec attraction secondaire de *physis*.

A l'intérieur, dans l'unique exemple relevé, le timbre n'est pas celui de la voyelle précédente, comme cela semble être la règle pour les autres groupes : *apepitia* (et *-cia*, = ἀπεψία), *Gloss. med.*, p. 8, 10. M. Niedermann, *Emerita*, XI, 2, 1943, p. 281, n. 1, considère *ydropitia*, *Ibid.*, p. 12, 5, comme un croisement de ὕδρωψ et de ὑδρωπία. On peut se demander, en le rapprochant du nom de plante *hydropitia* de Ps.-Apul., *herb.* 115, *l.* 10 *interp.* « guimauve à feuille de chanvre[2] », s'il ne représente pas, comme sans doute ce dernier, un ὑδρωπική refait avec le suffixe latin *-itius*, *-icius*.

1. Pour le passage de *pis-* à *psi-*, cf. *psittacium*, dans *Ed. Diocl.* VI, 55 ; Ps.-Diosc., *H. f.* 3, p. 592, 7 K ; *C. Gl. L.* III, 415, 43, et *psistatium*, Plin. Val. IV, 53.

2. Le Ps.-Diosc, III, 149, ne connaît pas le terme, mais donne le synonyme ὑδράστινα.

IV) Traitement du groupe *-mps-* :

Nous avons déjà signalé sa constitution par épenthèse de *-p-* dans le groupe *-ms-* (type *dempsi*), où l'insertion de la labiale favorisait la netteté de l'articulation, sauvegardait l'étymologie et l'analogie avec les autres formes de la racine en évitant l'évolution fatale *demsi* > **densi*. Le grec offrait, d'autre part, des formes secondaires en -μψ- à côté de -ψ- : ἐπιλη(μ)ψία, πρόλη(μ)ψις, λα(μ)ψάνη (cf. lat. *lapsana* et *C. Gl. L.* III, 317, 29, *lampsanum*), etc., à côté de formes normales (μετεμψύχωσις) ou d'emprunts (σάμψουκον). En ce cas, le latin cultivé ou bien adoptait les formes sans *-m-*, ou bien maintenait l'ensemble du groupe.

Le latin parlé, par contre, relâchait l'articulation et réduisait *-mps-* à *-ms-* > *-ns-*. Dès César, le nom de *Compsa*, ville du Samnium (Liv. XXIV, 20 ; Pline, *N. H.* III, 105), semble avoir été prononcé *Consa* (*B. C.* III, 22, 2, *Cosam* codd., *Compsam* Davies) et son ethnique *Consanus* est bien attesté dans Cic., *De suppl.* 158 ; 160 (à côté de *Compsinorum*, *C. I. L.* IX, 983, et *Comsinus*, *Liber colon.*, p. 210). La basse latinité a *epilentia*, Cass. Fel., p. 168, 16, et 172, 11 Rose, *sansucum*, All. Trall. II, 66 *et al.*, *sansucus*, *C. Gl. L.* IIII, 626, 4 ; 629, 5. La forme *ephilentia* dans Greg. Tur., *mart.* 86, p. 546, 21, outre l'assibilation de *-t-* devant *i* + voyelle, semble avoir subi l'influence analogique à la fois d'*epilenticus* (< ἐπιλημπτικός, Chiron., *mulom.* 311 ; 341 ; Diosc. III, 94, etc.)[1] et du type *accidentia*, *pestilentia*.

Toutefois, dans les inscriptions, la graphie est généralement en retard sur l'évolution phonétique, surtout pour les formes verbales où *-m-* se maintient grâce à l'infectum : *consumsit*, *C. I. L.* III, 1, 1899 ; *sumsi*, III, 1, 55 ; *diremsit*, IX, 5036, etc. Les ouvrages de médecine et de botanique révèlent souvent aussi un compromis entre la prononciation et les formes initiales : *samsucum*, dès Scrib. Larg. 257[2] ; *epilemsia*, *Gloss. med.*, p. 31, 12, etc. ; *analemsia*, *Ibid.*, p. 7, 5 et 9 ; *catalemsia*, *Ibid.*, p. 15, 22 ; il en est de même pour certains toponymes : *Lamsacena* (*C. I. L.* VI, 21078, ethnique de *Lampsa*), *Lamsacum* (Géogr. Rav. ; *Not. episc.*).

1. *Epileptia*, Alex. Trall. I, 61, à côté de *epilepsia*, *Ibid.*, témoigne seulement de l'assibilation de *-t-* devant *i* + voyelle et non d'une réfection d'après *epilepticus*.

2. La forme *sambuchum* de *C. Gl. L.* II, 429, 44, σάμψουχον *casia sambuchum*, n'est pas l'indice d'un traitement particulier avec chute de la sifflante, mais d'une confusion de *sam(p)suc(h)um* et de *sa(m)bucus*.

* * *

Tels sont les traits dominants du traitement de *-ps-* en latin. La tendance naturelle de la langue n'était en aucune position à son maintien. Des résistances de divers ordres retardaient toutefois son évolution et même l'empêchaient dans les milieux cultivés : la connaissance du grec, l'analogie, la crainte de dissocier les formes d'un même paradigme (surtout en finale, cf. *trabs*, *plebs*, *aegilops*), le sentiment de la composition (*absimilis*, *obstare*), aboutissant parfois chez de faux lettrés au rétablissement dans la graphie de préfixes imaginaires.

Il semblerait, d'après les exemples tardifs que nous en donnons, la plupart postérieurs au IIIe siècle p. C., que les altérations soient récentes. Elles sont, en effet, assez rares dans les inscriptions, exceptionnelles dans les tablettes d'exécration[1]. Mais on peut, grâce aux exemples de Plaute (*issula*) et de Cicéron (*Consanus*), admettre que leur origine est ancienne. L'évolution du groupe vers sa simplification, bien qu'il fût sans cesse réintroduit par les emprunts, n'a pas cessé dans la langue populaire, traduite avec un certain retard dans la graphie des sujets non cultivés et surtout non hellénistes.

J. André.

IV

SUR LA PLACE DES FINS DE MOTS DANS LA PARTIE CENTRALE DE L'HEXAMÈTRE LATIN[2]

PAR J. PERRET

Professeur à la Sorbonne

Sommaire. — *La distribution des mots ne dépend pas uniquement des césures ou du rythme métrique. Les Latins semblent avoir éprouvé un désa-*

1. C'est que le vocabulaire de ces textes aux formules stéréotypées est très restreint et que les mots grecs y sont très rares parce que techniques.

2. La documentation rassemblée dans cette étude, les idées qu'elle propose ont été dis-